

Un souffle nouveau dans l'enseignement L'époque de Jérôme Demers et de Jean Holmes

Claude Galarneau

Special Issue, 1993

« Foi et culture feray valoir » : le petit séminaire de Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8467ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Galarneau, C. (1993). Un souffle nouveau dans l'enseignement : l'époque de Jérôme Demers et de Jean Holmes. *Cap-aux-Diamants*, 23–25.

Un souffle nouveau dans l'enseignement

L'ÉPOQUE DE JÉRÔME DEMERS ET DE JEAN HOLMES

Érudits, dévoués à leurs élèves, ils leur ont enseigné leurs connaissances, fourni des outils d'apprentissage et transmis leur dynamisme.

par Claude Galarneau

LES ÉTUDES CLASSIQUES TELLES QU'ELLES SONT PRATIQUÉES partout en Occident jusqu'au milieu du XX^e siècle sont un héritage de l'époque hellénistique. Les Romains les ont répandues ensuite en Europe occidentale. Disparues lors des grandes invasions, elles renaissent sous Charlemagne et reviennent au centre de la culture occidentale à l'époque de la Renaissance. La découverte des textes anciens et l'invention de l'imprimerie favorisent le développement de la culture classique. Ces études reprennent dès lors une place éminente dans les collèges grâce aux frères de la Vie commune de Paris. Le combat qui s'engage ensuite entre catholiques et protestants pour attirer la jeunesse place les jésuites au premier rang des éducateurs. Ce sont en effet les disciples de saint Ignace qui, durant la seconde moitié du XVI^e siècle, mettent au point l'ordre et le plan des études. Les pratiques pédagogiques se modifieront dans les siècles suivants, mais elles restent sans effet sur le Québec d'avant 1960.

Les trente premières années d'enseignement

Le Collège de Québec, fondé en 1635 par les jésuites, fut la seule institution du genre sous le Régime français. Quant au Petit Séminaire, créé en 1668 par M^{sr} de Laval, il ne dispensait aucun enseignement avant 1765. Il accueillait les jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise et leur faisait suivre les cours au Collège des jésuites. Au départ obligé de ces derniers, le Séminaire prend la succession, ayant les locaux, les élèves et quelques prêtres, qui deviennent professeurs. C'était d'ailleurs la façon d'assurer l'enseignement en Europe. Un jeune homme terminait ses études, entraînait dans les ordres et devenait aussitôt responsable d'une classe. Les jésuites et les oratoriens préparaient mieux leurs jeunes professeurs, mais ils étaient les seuls. Dès 1770, le

cours est complet au Petit Séminaire, avec le cycle des quatre classes de grammaire et des deux classes de lettres — graduées en ordre décroissant de la sixième à la première ou rhétorique — et la classe de philosophie, qui s'étale sur deux années et comprend alternativement la classe de logique et celle de physique.



Les études mettent l'accent sur l'apprentissage du latin. La méthode va de la traduction simple à l'explication latine la plus poussée. Cette formation accorde aussi une attention spéciale à l'étude de la grammaire et au style. À l'occasion, les étudiants retiennent de belles phrases bien tournées qu'ils utiliseront dans les sermons et les discours. Et y passent encore les leçons de mythologie, d'institutions latines et les notions de géographie et d'histoire nécessaires à la compréhension des textes. Soulignons que le grec n'a jamais été enseigné au Collège des jésuites de Québec. Quant au français, on l'apprend par la traduction quotidienne des auteurs latins. L'année de logique est consacrée aux trois premières parties de la philosophie: la logique, la métaphysique et la morale. L'autre année est consacrée à la physique, celle-ci n'étant toujours considérée que comme la quatrième partie de la philosophie et enseignée comme telle par propositions, objections, thèses et syllogismes. Si les mathématiques étaient étudiées uniquement

Façade du Collège des jésuites où sont dispensées les études classiques jusqu'en 1765. Par la suite, le Petit Séminaire prendra la relève. Photo: Louis-Prudent Vallée, vers 1870. (Archives du Séminaire de Québec).

dans la classe de physique, elles constituèrent dès 1785 un cours complet de mathématiques pures et appliquées, qui regroupait plusieurs parties de la physique.



Dans la foulée de la réforme entreprise par Jean Holmes et Jérôme Demers se distingue un futur généalogiste de renom, Cyprien Tanguay. Œuvre d'Antoine Plamondon, 1832. Photo: Pierre Soulard. (Musée du Séminaire de Québec).



«Le séminaire de Nicolet». Les plans de l'édifice sont de Jérôme Demers et Thomas Bailairgé. Jean Holmes y enseigne la philosophie vers 1820. Photo: Pierre Soulard. (Archives du Séminaire de Québec).

L'apport de Jérôme Demers

La première partie du XIX^e siècle allait apporter des modifications importantes dans les pratiques pédagogiques du Séminaire. Entendons par là non pas la description linéaire des programmes — ce qui ne signifierait rien — mais l'organisation des différentes matières, leur place et leur évolution dans le plan des études ainsi que les méthodes employées. Le tout s'est déroulé d'une façon progressive, grâce notamment à deux pré-

tres du Séminaire, Jérôme Demers et Jean Holmes.

Entre 1800 et 1830, quelques nouveautés sont signalées dans le *Plan d'éducation du Séminaire de Québec de 1816*. La grammaire française, l'histoire et la géographie sont désormais des matières autonomes de la septième (classe préparatoire) à la seconde. La géographie a eu un excellent professeur en la personne de l'abbé François Pigeon, qui a même publié un manuel à l'usage des écoliers en 1804. Mais l'apport le plus important vient de Jérôme Demers, professeur de 1796 à 1849, supérieur et procureur à différentes reprises, vicaire général et conseiller du clergé et des hommes politiques de son temps. Après avoir fait successivement les classes de la quatrième à la rhétorique de 1796 à 1800, il prend la direction des classes de philosophie, qu'il gardera seul jusqu'en 1834 à l'exception des années où il sera procureur. Il rédige un premier cours de philosophie suivant le plan ancien en quatre parties. La logique, la métaphysique et la morale sont en latin. Il en fait de nouvelles rédactions en 1808 et en 1818, publiant même la dernière version en 1835: c'est le premier manuel de philosophie publié au Québec. Demers voulait éviter aux élèves la tâche énorme de copier les notes de cours du professeur et cherchait à leur fournir un guide sûr au milieu des débats d'ordre politique et intellectuel qui passionnaient l'opinion durant ces années de crise. Il traite ainsi de la philosophie politique dans l'éthique, où il récuse les théories du pacte primitif et du contrat social, ce qui entraîne l'obéissance à l'autorité constituée et condamne l'insurrection. Demers puise largement chez les auteurs français de la contre-révolution, Duvoisin, Bonald, Lamennais. Il ajoute enfin un traité en français sur les *Preuves de la religion révélée*.

La physique n'est plus alors la quatrième partie de la philosophie selon Aristote. C'est un cours complet et autonome dès le début. Le premier cours, daté de 1804, est très au fait des récentes découvertes. L'abbé Demers le reprend sous un autre plan en 1809, divisé cette fois non plus en trois parties, mais en 18 chapitres et 970 articles, qu'il complétera par un troisième cours à partir de 1817, avec des corrections et des ajouts jusqu'en 1835. Il a également fondé un cabinet de physique avec Félix Gatien dès 1806.

Grand vicaire de l'évêque et chargé de surveiller les constructions d'églises, fort nombreuses au Québec à cette époque, Demers veut préparer les futurs curés à cette tâche et il inaugure en 1828 un cours d'architecture, dont il rédige la matière. Ses notes, comme celles de philosophie et de physique, sont tout de suite utilisées dans les autres collèges du temps. Architecte lui-même, il a fait les plans du Séminaire de Nicolet et de la cathédrale de Saint-Boniface.

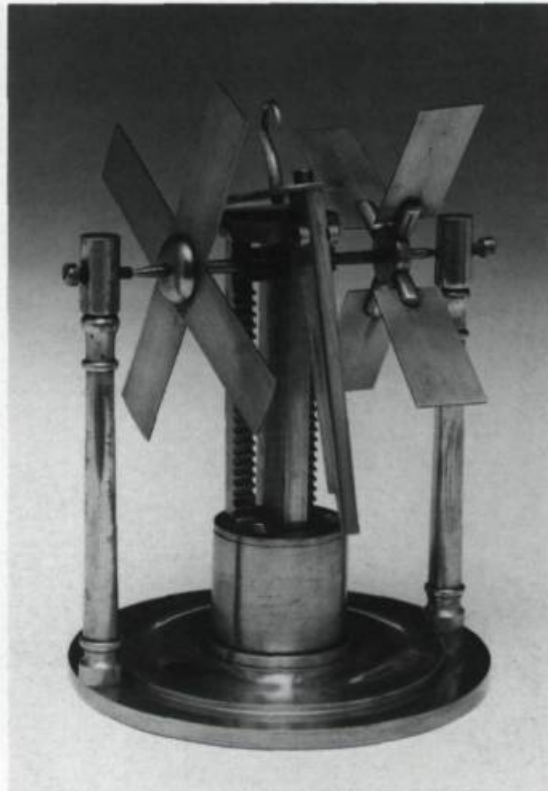
L'arrivée de Jean Holmes

C'est à ce moment qu'arrive Jean Holmes, jeune prêtre d'origine américaine, protestant converti au catholicisme et qui avait fait ses classes de philosophie au Collège de Montréal, avant d'enseigner à Nicolet la philosophie et la physique durant ses études de théologie. Ordonné en 1823, il connaît durant quatre ans la rude vie de missionnaire dans les Cantons-de-l'Est. Une santé délicate et un goût prononcé pour l'étude l'incitent à demander son admission au Séminaire de Québec. L'évêque et le Séminaire acceptent et il arrive en 1827. Il enseigne la philosophie jusqu'en 1830, alors qu'il devient directeur des élèves et préfet des études. Demers et Holmes, même si une génération les sépare, vont se compléter admirablement et donner une nouvelle impulsion aux études. D'entrée de jeu, l'enseignement du grec s'ajoute à celui du latin. Les mathématiques apparaissent au programme de toutes les classes, y compris en rhétorique. L'histoire et la géographie sont enseignées partiellement en anglais et avec des manuels que Holmes compose lui-même. Le manuel de Jérôme Demers est alors publié et des manuels importés de France vont servir à l'étude des belles-lettres et de la rhétorique. En 1838, Holmes ajoute l'enseignement de l'histoire du Canada au programme. Quatre ans auparavant, Demers et Holmes avaient remplacé l'unique titulaire de la classe de philosophie par trois professeurs, dont l'un pour la philosophie — c'était Jérôme Demers — le second pour la chimie, l'autre pour les mathématiques. Le Séminaire favorise aussi l'étude de la musique. Il crée la fanfare et remet en honneur les fameux exercices littéraires de fin d'année, qui vont durer trois jours pleins, avec des examens publics, des discours, des expériences de chimie et de physique et des pièces de théâtre.

Une grande importance est encore donnée au cabinet de physique par l'acquisition d'instruments de haute qualité en France et en Angleterre, que Holmes a achetés lors de son voyage en 1836-1837 pour la régie de l'École Normale. Le Séminaire retient de brillants jeunes prêtres tels que Louis-Jacques Casault, Léon Gingras, Elzéar-Alexandre Taschereau et Jean-Pierre Langevin.

Si Jérôme Demers s'occupait du diocèse, Holmes ne manquait pas de participer à la vie québécoise. On connaît déjà la mission qu'il a remplie en Europe pour l'éducation de la jeunesse. Parfaitement bilingue, passionné de science et de littérature, il fut vite membre de la Société littéraire et historique de Québec, dont il devint président du comité des arts dès 1830. Il fréquentait régulièrement les librairies de Neilson et Cowan, de Thomas Cary, de Peter Sinclair et de Gilbert Stanley, tout autant que celle des frères Crémazie. Il prononça plusieurs conférences à la

cathédrale de Québec inspirées de celles de Lacordaire à Paris. Fils de protestant, il était reconnu comme très versé dans les saintes Écritures.



Moulinet servant à montrer la résistance de l'air en usage au cabinet de physique créé en 1806 par Jérôme Demers et Félix Gatién. Photo: Kedl. (Musée du Séminaire de Québec).

Les élèves du Petit Séminaire témoignent d'un dynamisme certain sous l'impulsion de personnalités aussi fortes. Ce sont les élèves qui avaient demandé aux autorités la création d'une fanfare en 1833 et ce sont eux qui décident de publier le journal *L'Abeille* en 1848, après avoir mis sur pied une société par actions et fait acheter à Boston une presse à imprimer.

Toutes ces modifications dans les pratiques pédagogiques tendaient à améliorer la qualité des études et les élèves étaient les premiers à en bénéficier. Demers, Holmes et les autres prêtres leur étaient entièrement dévoués. Demers montrait pour sa part la plus grande bonté dans ses rapports avec les jeunes, sachant que la vie quotidienne au Séminaire était dure et l'année fort longue loin des parents. C'est ainsi que les vacances d'été furent avancées du 15 août au 15 juillet en 1835 et qu'il ne fut plus obligatoire d'aller passer des vacances au Petit Cap. On comprend donc mieux pourquoi les noms de Demers et de Holmes ont été inscrits dans la charte de fondation de l'Université Laval en 1852. ♦



Premier numéro du journal «L'Abeille» fondé par les étudiants du Petit Séminaire en 1848. (Bibliothèque du Séminaire de Québec).

Claude Galarneau est historien et spécialiste en histoire culturelle québécoise.